

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Annonces à faire en chaire. — II Solennités de titulaires. — III Un cœur. — IV Correspondance romaine. — V Hommage public au Père Viel et au néophyte Ahuntsic, Sault-au-Récollet. — VI La Vierge Marie et la France.

ANNONCES A FAIRE EN CHAIRE

Dimanche le 19 juillet

Fêtes de S. Jacques et de Ste Anne.

SOLENNITÉS DE TITULAIRES

Dimanche, le 26 juillet

FETE et SOLENNITE de STE ANNE

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité du titulaire de Saint-Jacques (Mont-réal et l'Achigan).

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Solennité du titulaire de Saint-Jacques (Embrun).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité du titulaire de Saint-Jacques (Clarenceville).

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES. — Solennité du titulaire de Saint-Jacques (des Piles).

Dans ces paroisses, on chante la messe solennelle de Sainte-Anne le 2 août qui est le jour octave.

Les solennités de titulaires qui tombent entre le 20 et le 25 (autre que que celle de S. Jacques) se font le 19 si l'église n'est pas consacrée, ou dans le cas contraire le 2 août.

J. S.

UN CŒUR

Ls'est rencontré, au sein de l'humanité corrompue un cœur plus pur que le jour ; dans cette région d'égoïsme, un cœur généreux à outrance ; sur cette terre de dégradation, un cœur plein de noblesse dans ce monde ennemi de la douleur, un cœur passionné pour la souffrance ; sur notre sol froid et glacé, un cœur débordant de compassion.

Mieux ciselé que la feuille de rose, plus éclatant que la poupre de Tyr, plus odorant que les parfums de Saba, plus régulier dans ses mouvements que l'astre de la lumière, tendre comme une larme d'enfant, fort comme le diamant, onctueux comme le miel, il a réuni en lui tout ce qu'il y a de grandeurs en-haut et de perfections ici-bas. Tendresse des mères, force des héros, dévouement des fils, pureté des vierges, ardeurs des séraphins, tout a été surpassé par ce cœur unique.

D'où venait ce cœur ? De quelles hauteurs descendait cet amour ? — Ecoutez :

La nuit enveloppe de ses voiles les rues solitaires de Jérusalem. Seul, d'un pas furtif et rapide, un homme les traverse. Il porte sur sa tête la toque des docteurs, et de ses épaules descendent la longue robe des maîtres en Israël. Il frappe à la porte d'une maison humble et simple. Un homme qui paraît l'entendre lui ouvre. Celui-ci est âgé d'une trentaine d'années, ses cheveux, partagés au milieu de sa tête, bouclent agréablement sur ses épaules, son air est doux et modeste. La conversation s'engage sur un ton simple et grave. Des questions s'échangent, naïves de la part du docteur, profondes du côté du jeune homme. Bientôt, le premier, ramené à l'humilité d'esprit, garde le silence. Alors, entre les paroles les plus tendres, le visage du jeune homme s'illumine, ses yeux s'imprègnent d'une sympathie communicative, son cœur bat sous l'émotion et laisse échapper ce soupir ineffable : " Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique ".

Celui qui parlait ainsi était le Fils unique lui-même de Dieu ; dans sa poitrine, battait le cœur adorable dont nous venons de parler.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 24 juin 1903.



EST aujourd'hui la Saint-Jean-Baptiste, fête chère aux Canadiens et aux Romains. En France, il a y une cinquantaine d'années, toutes les montagnes s'illuminaient de feux de joie comme des étoiles dans la nuit sombre. Chaque groupe d'habitants tenait à avoir son feu plus éclatant que celui de son voisin ; et celui qui montait sur une haute cime avait sous les yeux un spectacle dont difficilement il oubliait la sereine majesté. C'était une traduction des paroles de l'ange à Zacharie : *Et in nativitate ejus multi gaudebunt*.

— Les Romains ont une autre manière de se réjouir, expansive, bruyante, et où les plaisirs de la table ont au moins autant de place que ceux de l'esprit. Toute la place de Saint-Jean de Latran est illuminée, des boutiques nombreuses étalent de tous côtés leur produits, l'on trouve surtout des paquets d'herbes odoriférantes pour mettre dans les vêtements, des œuillets roses, des clous de girofle et du porc rôti qui, avec les escargots, et le vin blanc *dei Castelli*, forme la base de l'alimentation de cette nuit. On vend aussi des clochettes en terre cuite auxquelles le peuple attribue la vertu de chasser les esprits. Des bandes de musiciens parcourent la ville en chantant, avec accompagnement de mandolines et de guitares, des chansons de circonstance. Anciennement tout le monde restait sur pied jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Quand les étoiles commençaient à pâlir à l'Orient, les grandes portes de Saint-Jean de Latran s'ouvraient ; le peuple entrait dans la basilique, entendait une messe et rentrait ensuite chez lui pour se reposer et digérer une quantité de mets, auxquels l'agitation bruyante de la nuit n'avait point enlevé leur caractère peu digestif.

— Maintenant ce n'est plus tout-à-fait la même chose. A la place de la gaieté bruyante, mais honnête, a succédé une gaieté de mauvais goût. Des jeunes gens se réunissent par bandes ; et, au lieu de s'amuser et de se divertir honnêtement, cherchent à empêcher le bonheur des autres. S'armant de longues tiges d'herbes odoriférantes, ils en soufflettent le visage des romeneurs, ils les jettent dans les voitures défoncent les chapeaux des jeunes filles, accompagnent ces gestes de chansons qui n'ont rien à faire avec l'art et de paroles qui montrent la dépravation de leur cœur. Aussi le concours diminue d'année en année ; et à mesure que la canaille, c'est bien le nom qu'on peut lui donner, envahit la fête, les honnêtes gens se retirent préférant rester chez eux plutôt que de s'exposer à des insultes et peut-être à quelque chose de pire. Cette année l'intrusion de la canaille dans cette fête populaire a été plus sensible que les années précédentes, et il est à prévoir que cette fête traditionnelle cessera bientôt.

— La Saint-Jean nous rappelle un autre usage. Anciennement les grandes fêtes donnaient occasion à un commerce assez intense. Les marchands venaient s'établir aux alentours de l'église, et, escomptant le concours des pèlerins, en profitaient pour débiter leurs marchandises. Telle est la première origine des principales foires. Or celle de Saint-Jean de Latran était d'autant plus renommée, que cette basilique en profitait pour y vendre les épices et parfums qu'elle recevait de ses possessions d'Orient, et qui étaient trop abondants pour le service du culte. Aujourd'hui encore, le cardinal archiprêtre bénit solennellement des clous de girofle qu'il distribue ensuite aux chanoines et bénéficiers de la basilique, en souvenir des anciennes distributions que l'on faisait jadis. C'est encore pour la même raison que l'on vend cette nuit, sur la place de la basilique, des herbes odorantes, transformation des parfums et des essences qui faisaient il y a 1500 ans la base du commerce en ces jours de fête.

— Du reste il est remarquable comme les traditions se perpétuent à Rome et en voici un exemple peu connu. Du temps de l'empire

romain, il y avait un marché d'esclaves près de la *Bocca della Verità*. C'était le grand emporium de la marchandise humaine. Sainte Galla sanctifia ces lieux en y établissant un hôpital, destiné précisément à recueillir les pauvres esclaves malades qui étaient abandonnés de tous et condamnés à périr d'inanition et de misère. Sainte Galla mourrait en 546, mais son hospice existe encore à l'emplacement même où elle l'avait fondé. Bien plus, malgré toutes les vicissitudes du moyen-âge et les factions qui tour-à-tour se partageaient le pouvoir ou se l'arrachaient mutuellement, la rue de l'hospice de Santa Galla fut le lieu où venaient tous les dimanches ceux qui voulaient louer leurs services en qualité de travailleurs. Aujourd'hui encore, ceux qui veulent recruter des ouvriers pour les campagnes vont le dimanche matin à Santa Galla, et y trouvent toujours un grand nombre de personnes venues pour se faire engager aux travaux des champs. Sous cette forme adoucie de location du travail, l'ancien marché aux esclaves de Santa Galla existe encore et au même endroit.

— Le consistoire du 22 juin a été tenu par le Souverain-Pontife. Léon XIII paraissait un peu fatigué, mais sa voix était bonne. On publie aujourd'hui son allocution qui se compose de trois parties. Le pape déplore dans la première d'une façon générale les maux de l'Eglise, mais ne fait aucune allusion à la persécution que subit cette Eglise en France. Dans une seconde partie, il parle de la confirmation du patriarche grec-melchite dans la personne de Mgr Cyrille Geha, ancien archevêque d'Alep. Et dans la troisième, il crée sept cardinaux; ce sont eux dont les noms ont été déjà publiés. Trois seulement ont assisté au consistoire du 25; les autres ne recevront le chapeau qu'au consistoire de décembre.

DON ALESSANDRO.

HOMMAGE PUBLIC AU PÈRE VIEL ET AU NÉOPHYTE AHUNTSIC

SAULT-AU-RÉCOLLET

INSPIRE par une généreuse pensée de zèle et de patriotisme, le dévoué curé du Sault-au-Récollet, M. Beaubien, a fait ériger sur la place de l'église deux belles statues, destinées à immortaliser le souvenir du Rév. Père Viel et du néophyte Ahuntsic, les deux premiers martyrs de la colonie française au Canada. Nous avons regretté dans le temps de ne pouvoir donner un compte rendu des fêtes qui ont marqué l'inauguration de ce double monument.

Aussi est-ce avec plaisir, et reconnaissance à qui de droit, que nous reproduisons les pages si intéressantes parues, à cette occasion, dans la Revue du Tiers-Ordre, publiée à Montréal par les Pères Franciscains.

Qui ne connaît le Sault-au-Récollet, ce joli petit bourg assis dans la verdure sur le bord de la Rivière des Prairies, au nord-est de Montréal ? Il tire son nom du Récollet qui, aux débuts de la colonie, fut précipité dans l'eau par d'impies Hurons et trouva la mort, avec son disciple le néophyte Ahuntsic, dans le rapide que forme le dernier Sault de la Rivière.

Devant l'église du bourg s'étend la plus belle place que l'on puisse voir, encadrée et ombragée par quatre grandes lignes d'arbres verts et touffus. Depuis le 24 mai, sous les nefs latérales de cet immense vaisseau de verdure, s'élèvent deux statues : celle du P. Nicolas Viel le Récollet, premier martyr du Canada — et celle du néophyte Ahuntsic le Huron, son disciple et son compagnon de martyre.

D'une hauteur de cinq pieds, ces statues se dressent sur des piédestaux de huit pieds et demi, portant les inscriptions suivantes.

Celle du P. Récollet : « Ce monument a été érigé le 24 mai 1903, par les paroissiens du Sault-au-Récollet, en mémoire du Rév. P.

Nicolas Viel, premier martyr canadien, jeté par les Hurons dans le dernier Sault de la Rivière des Prairies, au printemps de 1625 ».

« Depuis la mort d'un pauvre misérable Français massacré aux Hurons, on a découvert que ces barbares avaient fait noyer le P. Nicolas Viel Récollet, tenu pour grand homme de bien. »

(Relation du Père Le Jeune, 1634.)

Celle de Ahuntsic : « Ce monument a été érigé le 24 mai 1903, par les paroissiens du Sault-au-Récollet, pour perpétuer le souvenir de la mort héroïque du jeune néophyte Ahuntsic, précipité par de méchants Hurons avec son Père spirituel, Nicolas Viel, au dernier Sault de la Rivière des Prairies, au printemps de 1625 ».

« La tribu des Ours qui avait massacré Etienne Bruslé et le bon Père Nicolas, avec son compagnon. »

(Relation du P. Paul Le Jeune, 1636.)

Le dimanche de la Pentecôte, 30 mai, avait lieu le dévoilement de ces deux statues et, à cette occasion, se déroula dans le vaste cadre de la place que j'ai décrite, un spectacle des plus touchants. Il nous est donné parfois de voir des cérémonies religieuses imposantes, des manifestations patriotiques grandioses ; mais on ne voit pas souvent de ces démonstrations qui unissent la religion et la patrie et prennent l'homme à la fois par les deux sentiments qui sont en lui les plus profonds : l'amour de son Dieu, et l'amour de son pays.

Or, telle fut la démonstration du 30 mai 1903. De toute la ville décorée et pavoisée, les paroissiens étaient accourus ; et de toutes les paroisses voisines, les habitants venaient prendre part à la fête.

Il y eut d'abord la part de l'Eglise ; dans l'enceinte du temple un salut solennel du Saint-Sacrement fut donné à la foule par Mgr Racicot, vicaire général. La garde Salaberry et une garde irlandaise rendaient les honneurs au Dieu des armées qui habite dans le Sacrement.

Après le salut, le supérieur de Saint-Sulpice, M. Lecoq, avait adressé la parole à l'assistance que l'église ne pouvait contenir.

La Pentecôte, qui fut le point de départ de l'apostolat parmi les

peuples et de l'établissement de l'Eglise, lui rappelait l'apostolat des Récollets au Canada, qui fut le point de départ de l'établissement de l'Eglise canadienne. Le pieux orateur saisit avec empressement l'occasion de manifester son estime pour les enfants de saint François. Rappelant une page célèbre de Louis Veillot, il exalte ce désintéressement et ce détachement de tout qui fait d'eux des types d'apôtres, toujours prêts à quitter leur cellule et leur prière, lorsque le souffle de Dieu vient les saisir, pour les porter jusqu'aux rivages les plus lointains ; tels furent les Récollets, premiers apôtres du Canada.

Tel fut aussi leur désintéressement ; l'orateur en rapporte une preuve en rappelant comment ils appelèrent eux-mêmes à leur aide les Pères Jésuites ; comment, mal reçus par les habitants de Québec qui ne voulaient point les laisser débarquer, ceux-ci étaient sur le point de s'en retourner en France, lorsque les Récollets vinrent les prendre en pleine rade dans leur chaloupe, les conduisirent à leur monastère et leur donnèrent l'hospitalité pendant plus de deux ans, jusqu'à ce que les nouveaux missionnaires eussent pu se bâtir une demeure. M. Lecoq continua sur ce ton l'éloge de la famille religieuse à laquelle appartenait le héros du jour, Nicolas Viel.

Mais sur la place devait avoir lieu la partie la plus émouvante du programme. Quand la foule s'y fut massée, les notabilités du pays prirent rang sur l'estrade autour de Mgr Racicot, c'étaient le maire du Sault-au-Récollet, les Honorables Robidoux, Beaubien, Tarte, etc..., les représentants du comté entourés d'un bon nombre de prêtres et de religieux franciscains.

Devant les statues étaient rangés des corps de musique et des sociétés patriotiques, comme des gardes d'honneur. A M. le maire du Sault-au-Récollet était réservé l'honneur de dévoiler la statue du néophyte ; et au Père commissaire provincial des Franciscains, celui de faire paraître le Père Nicolas Viel. Au premier coup de canon, — signal convenu — les voiles tombent, les gardes présentent les armes, les fanfares entonnent l'hymne national du Canada et les cloches sonnent à toute volée.

L'assistance s'était levée et découverte, acclamant les deux héros dont la figure pour la première fois depuis leur martyre paraissait à la lumière du jour. Il y avait dans l'accord de toutes ces puissantes voix et dans l'ensemble de cette démonstration quelque chose d'émouvant et de solennel qui allait jusqu'au fond de l'âme.

Quand l'enthousiasme de ce moment fut passé, M. le curé présenta à la foule le Rév. P. Colomban, commissaire provincial, comme étant le descendant du héros du jour et le représentant au Canada de sa famille religieuse.

Nous ne pouvons résister au plaisir de donner aux lecteurs le discours du Rév. Père en guise de document pour l'histoire de l'ordre dans le pays. Le voici, à quelques soustractions près :

« Quel contraste entre le spectacle de ce jour et les événements qu'il rappelle à notre mémoire. En 1625, le 25 juin, il y aura donc bientôt trois siècles, un missionnaire descendait en canot d'écorce la rivière qui baigne de ses flots le territoire de votre paroisse. Il venait du pays des Hurons, avec un parti de sauvages qui se rendait à Québec pour la traite. C'était un grand homme de bien, nous disent les chroniques, et un prédicateur très zélé de la parole de Dieu ; par d'héroïques labeurs et des privations sans nombre, il s'était acquis un ascendant considérable sur les sauvages enfants des bois. Quelques-uns avaient ouvert les yeux à la lumière de la foi, la masse était gagnée par la patience et la douceur de l'apôtre ; mais plusieurs n'en étaient devenus que plus farouches et guettaient l'occasion de le perdre. Arrivés ici, à la hauteur du dernier saut de votre rivière puissante, un coup de vent ayant dispersé la flottille huronne, la barque du Père se trouva séparée des autres. Les méchants Hurons s'emparèrent de lui et de son disciple et néophyte Ahuntsic, et, après les avoir maltraités, ils les précipitèrent dans le rapide où ils devinrent les glorieuses prémices des martyrs de la Nouvelle-France, notre patrie.

« Ce héros, ce missionnaire, ce martyr, longtemps l'oubli a enveloppé son nom ; et si on l'avait demandé, il y a peu de temps encore,

à beaucoup des nôtres, ils n'auraient su répondre. Mais l'heure de la glorification a sonné. *Nihil opertum quod non revelabitur, nihil occultum quod non scietur*. Il était pour ainsi dire recouvert d'une voile qui allait bien d'ailleurs à l'humilité de sa vie et à l'obscurité de son sacrifice ; mais ce voile vient d'être tiré et il apparaît à nos yeux, fidèlement représenté par l'artiste, tel qu'il était, lorsque, porteur de la parole divine, il traversait nos contrées pour sauver les âmes. Il tient en mains la croix, comme l'apôtre qui veut conquérir la terre ; il a les pieds nus, si beaux, de ceux qui vont évangéliser la paix, les yeux au Ciel qui seul pouvait le consoler des privations de la terre, et l'âme enflammée de désir pour la palme glorieuse des martyrs. — Vêtu de l'humble bure, il est le fils de François, dont il partage l'héroïsme et le zèle.

« Comment avait-il quitté la belle France pour ces pays alors sauvages et sa chère cellule pour la vie nomade du coureur des bois ? Il avait rencontré sans doute à Paris, à Versailles ou ailleurs, cet homme dont le nom seul fait battre d'émotion tout cœur canadien, cet homme de foi et de génie, ce héros doublé d'un apôtre, qui est le fondateur et le père de la nationalité canadienne-française, Champlain ; ce Champlain qui, voulant amener des apôtres à ces peuples sauvages et des prêtres à ses héroïques colons, n'en trouva pas de plus zélés, de plus courageux et de plus sympathiques au peuple que les Récollets.

« Champlain lui avait parlé de ces vastes régions aux plaines immenses, aux forêts vierges, aux lacs profonds, aux sites pittoresques, au fleuve incomparable. Il lui avait parlé des peuplades sauvages, de ces hommes énergiques et fiers, indomptables et indomptés, qui transformés par le baptême feraient, pensait-il, de si vaillants chrétiens et qui alors vivaient dans la barbarie, dans les ténèbres de l'erreur et les ombres de la mort. Dans le cœur du Récollet s'était ravivée cette flamme que les Frères de son ordre se transmettent comme un héritage de famille, et il était parti pour ces régions alors si lointaines.

« Lorsque vous vîtes ces solitudes profondes, quand vous avez entendu ces chutes gigantesques ; quand vous fûtes perdu dans ces forêts où régnaient la sauvagerie et le silence, où retentissaient seuls le mugissement de la tempête, les hurlements des bêtes sauvages ou le cri de guerre des Indiens en luttes perpétuelles les uns avec les autres ; quand vous voyagez dans le canot d'écorce, brûlé par le soleil, tourmenté jour et nuit par les moustiques, fatigué par les portages ; dites-moi, héros du Christ, n'avez-vous pas jeté un regard de regret vers la patrie si belle, vers la Normandie si riante que vous avait donné le jour, et surtout vers le monastère paisible et la cellule tranquille où l'étude et la prière occupaient jadis votre temps ? Non, mes frères, non, il ne regrettait rien l'apôtre ; il savait que, s'il semait dans les larmes, d'autres, plus tard, moissonneraient dans la joie ; il savait que les sueurs versées par l'apôtre sur le terrain de son apostolat rendent la moisson plus abondante ; il soupirait après la palme du martyr comme après la plus enviée des récompenses ; il savait que le sang des martyrs est la semence des chrétiens ; il savait encore que le sacrifice du missionnaire français devait fonder sur des bases solides le peuple canadien de l'avenir.

« En moins de deux ans il l'eut conquise sa palme glorieuse ; c'est ici qu'il l'a cueillie, c'est là dans ce fleuve qu'il l'a trouvée, c'est sur votre plage qu'il a reposé, le Père Nicolas Viel, le premier martyr du Canada, comme le grain qui doit être mis en terre pour produire au centuple l'abondante moisson.

« Oh ! la moisson, cher martyr, la prévoyiez-vous si belle, si splendide ? Levez les yeux sur les fruits de votre apostolat et de votre martyre. » Ici l'orateur dans un court tableau fit passer sous les yeux de ses auditeurs une vue de l'état présent de l'Eglise et de la patrie canadiennes, puis s'adressant à la statue du martyr il continua :

« Et vous, quand vous apparaissez de nouveau sur ces plages, comme sortant du tombeau, au lieu du sifflement de la vague en furie qui absorbe sa victime, au lieu de l'écho répétant votre cri de

détresse et les clameurs sauvages de vos bourreaux ; toutes les voix, celle de la religion, celle de la patrie, celle des éléments, celle des cœurs se sont unies pour pousser vers le ciel une acclamation formidable ; le canon salue le héros et la patrie lui rend les honneurs, la cloche salue l'apôtre et la religion chante ses louanges, le bruit des flots monte jusqu'à vous et rend hommage au martyr. A ces acclamations qui retentissent en votre honneur, n'êtes-vous pas ému sous votre manteau de pierre, ne sentez-vous pas votre cœur s'animer comme jadis, et vos lèvres ne vont-elles pas laisser éclater les sentiments de votre cœur. Mais non, il préfère garder le silence. C'est le spectacle lui-même, mes frères, le spectacle que nous avons sous les yeux, qui parle pour lui.

« Ah ! s'il est vrai que la splendeur d'un arbre lui vient de la vigueur de ses racines, s'il est vrai que les peuples chrétiens ont pour semence le sang des martyrs ; à voir la forte et vaste ramure de ce chêne puissant qui maintenant brave toutes les tempêtes et a triomphé de tous les vents, à voir la vigueur de ce peuple aussi distingué par l'intelligence que par le cœur, par la foi que par le courage... ah ! quelle puissance de vie il devait y avoir dans l'obscur sacrifice de ce pauvre Récollet, dans l'abnégation de ses frères, les premiers pionniers de la civilisation au Canada, dans leurs souffrances ignorées, dans leurs amertumes secrètes sur cette terre de martyr.

« S'il est juste et pieux, d'après l'oracle de l'Esprit-Saint, de louer les hommes vertueux qui nous ont laissé un héritage d'honneur ; à nous qui sommes leurs petits neveux, il est donc légitime de glorifier en ce jour ce martyr, Père Nicolas Viel, qui nous a laissé une gloire impérissable.

« Béni soit donc le jour où la lumière a jailli sur cette figure et ce nom oubliés.

« Honneur à celui qui dans l'obscurité de l'histoire a projeté le rayon de la vérité ! Honneur à ce digne prêtre, ami de toutes nos gloires passées, qui s'est fait l'organe et l'instrument de la reconnaissance de toute une nation et qui a élevé une statue au plus ancien bienfaiteur du Canada.

« Honneur à cette paroisse qui a si largement répondu au zèle de son pasteur et s'est montré digne de ses glorieuses origines !

« Honneur au peuple qui a envoyé ici ses représentants autorisés et honneur à eux qui ont compris l'importance de cette manifestation.

« Actions de grâces enfin au représentant de Mgr l'archevêque, enfant de cette paroisse, si qualifié pour présider une fête où l'Eglise tient autant de place que la patrie.

« Puissions-nous toujours conserver à la base de notre vie nationale, mes frères, l'esprit de sacrifice et l'héroïsme du martyr qui sont la base du christianisme et l'unique fondement d'un peuple appelé à durer ! Puissions-nous toujours maintenir au sein de la nation cette union féconde de la patrie et de l'Eglise, du clergé et du peuple que les humbles Récollets ont cimenté dès les premiers jour de la colonie, et que ce martyr commun du Récollet et du néophyte symbolise parfaitement !

« O martyr glorieux, que nous nous plaçons à voir dans le Ciel, revêtu de l'auréole et portant la palme de l'éternelle victoire, bénissez cette assemblée qui vous acclame et la Nouvelle-France tout entière ; faites que devenue la France de l'Amérique, la vraie, loyale et fidèle France, elle continue à jouer sur ce continent, entre les mains de Dieu, ce rôle de sergent du Christ et de l'Eglise qui a fait la vieille France si glorieuse. Puissent-elles l'une et l'autre n'y faillir jamais ! »

Après cette allocution, sculignée plus d'une fois par les applaudissements, plusieurs orateurs prirent la parole : au nom de la ville, du comité d'organisation, du comté, et du pays tout entier. Nous ne pouvons reproduire tous ces discours. Nous citerons seulement la pensée développée éloquemment par l'honorable M. Beaubien. « La France dans sa mission colonisatrice s'est appuyée sur le missionnaire, en première ligne, et ensuite sur le sauvage converti par le missionnaire. Telle était la tactique de cette nation, à l'encontre de celle d'autres nations également colonisatrices. Cette tactique si humanitaire, si évangélique a été inaugurée par les Récollets, et nous la voyons là peinte au vif dans ce martyr commun du sauvage

et du missionnaire. Aussi à tous deux nos hommages et notre reconnaissance ! »

Tous ces messieurs s'attachèrent à voir, comme l'assistance entière, dans cette fête, la fête du souvenir, et répétèrent la fameuse parole : « Heureux les peuples qui se souviennent ».

M. le curé félicita et remercia la foule ; et, en finissant, Mgr Racicot prit à cœur de faire tirer à tous quelques conclusions qui devaient rendre cette fête utile aux âmes et durable à jamais.

Enfin, au son des fanfares joyeuses l'assistance se dispersa, emportant de ce jour un impérissable souvenir.

Quant aux Franciscains, ils rendent grâce au ciel de cette résurrection de leur héroïque frère. Son souvenir, sans doute, était fixé dans le nom même de ce bourg charmant dont il a immortalisé les rives, mais c'était un souvenir vague et peu précis. Maintenant qu'il a pris corps dans ces deux statues qui parlent aux yeux, et dans ces inscriptions qui les complètent, il sera plus précis et plus durable. Trait d'union entre le passé et le présent franciscains au Canada, ces monuments resserreront encore le lien si étroit qui unit l'ordre franciscain au peuple canadien.

FR. CHRONISTA.

LA VIERGE MARIE ET LA FRANCE

LE serviteur de Marie ne peut pas périr. Ce mot de saint Alphonse de Liguori est vrai des peuples aussi bien que des individus ; et c'est en lui que nous pouvons trouver encore un peu d'espoir pour la France, cette grande meurtrie autrefois reine et maîtresse des nations du globe.

« Fille aînée de l'Eglise », l'ont appelée les papes ; elle est donc aussi la fille aînée de Marie, qui est la Mère de l'Eglise. Or, si pour nous, sur cette terre, notre plus douloureuse infirmité, c'est de ne pouvoir rien pour ceux que nous aimons, il n'en va pas de même pour Marie ; elle est puissante autant que bonne, et elle saura à son enfant privilégiée rendre la vie et la force.

A la lueur de l'histoire, voyons les relations de la Mère de Dieu avec la France.

Ni Marie ni la France ne sont nées encore. Dans un coin de ce berceau géant du pays chartrain, cependant, les Druides aborigènes honorent déjà la *Vierge qui doit eufanter*, donnant par là à la future

tige de Jessé, chantée par Isaïe, un présage de la manière dont la France la vénérera.

Au premier siècle de notre ère, saint Denys l'Aréopagite, celui qui a vu mourir le Christ près de sa mère, apporte à la Gaule le vrai culte de Marie. Dans la petite île de Lutèce, qui a presque la forme d'un cœur, il bâtit une chapelle en l'honneur de sa céleste reine. Clovis et Childebart, Philippe-Auguste et saint Louis, tour à tour, réédifièrent et reconstruisirent ce temple à la Madone. Et le jour viendra (1) où, dans ce sanctuaire devenu l'église de Notre-Dame, Oller, la Dauversière, Maisonneuve iront s'agenouiller pour y former la société qui fondera Ville-Marie, en la Nouvelle-France.

Près de la ville de Marseille, en Provence, voici la sainte famille de Béthanie qui arrive ; à Limoges, c'est saint Martial ; à Roc-Amadour, c'est saint Zachée ; au Pay, c'est saint Georges ; Pothin et Irénés à Lyon ; et tous encore apportent avec eux le culte si doux de la Mère du Sauveur.

Clovis apparaît ; c'est le baptême de la France, c'est l'aube du catholicisme qui blanchit le faite des âges. A l'endroit même où il s'est fiancé à Clotilde, à Ferrières, en Gâtinais, près d'Orléans, le roi chrétien élève une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Bethléem. Après lui les rois mérovingiens bâtissent de somptueuses basiliques : Notre-Dame de Poitiers, Notre-Dame de Caillonville, Notre-Dame de Tours, Notre-Dame de Cologne. Et toujours et partout, dans ces dentelles aériennes et dans ces catéchismes de pierres, peut se lire le vocable de la Reine des cieux.

L'empereur Charlemagne n'a cure de déroger à cette pratique. Quand il veut dresser un monument qui sera une prière et en même temps un acte de reconnaissance, il élève la cathédrale de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, et il ordonne qu'il y soit enseveli sous l'autel de Marie.

Les Normands arrivent apportant avec eux le fléau de Dieu. « Ce n'est ni le Franc, ni le Burgonde qui chassent ces envahisseurs, c'est la benoîte Vierge Marie ». Ainsi s'exprime une ballade du temps. Un grand nombre de ces barbares, il est vrai, finissent par s'établir dans la Normandie. Mais la céleste Victorieuse continue sa victoire en les rendant chrétiens. Ils mettent bas les armes en gardant toute l'impétuosité de leur caractère aventureux ; et c'est parmi eux que Jacques-Cartier trouvera ses émigrants fondateurs du Canada.

(1) 15 août 1641.

Le siècle du rosaire commence à poindre. Ce treizième cycle des temps est l'âge des saint Louis, des Innocent III, des saint Bernard, des saint Dominique, des saint François d'Assise et des saint Thomas d'Aquin ; c'est aussi l'ère des cathédrales, de la *Divine Comédie* et de la *Somme théologique*, « ces poèmes du génie dont chaque strophe est une prière à la gloire de la Reine des cieux ».

Plus tard, quand la France est à l'agonie : « Jésus ! Marie ! » Voici Jeanne d'Arc. Celle-ci est encore un don de Notre Dame. C'est à elle que la gentille pastourelle donne sa virginité ; c'est dans la chapelle de Notre-Dame de Bermont qu'elle entend les voix du ciel pour la première fois ; c'est là qu'elle s'offre au salut de la patrie en deuil. On dirait que la Sainte Vierge s'est fait une loi d'honneur de ne jamais abandonner la France.

Louis XIII le reconnaît, aussi lui consacre-t-il : « Sa personne, son royaume et ses sujets, afin que, par le secours de son puissant patronage, la France soit toujours sauvegardée contre toutes sortes d'ennemis ». Cette année même du vœu du roi voit la naissance de celui qui s'appellera un jour Louis XIV, et voit commencer, selon Cousin, « le plus grand siècle de l'humanité », le siècle où Bossuet parlera si bien de Marie.

Durant les cent ans qui suivent, l'enfer prend ses revanches ; il semble que tout va s'écrouler dans des torrents de boue, de sang et de larmes. « Le marbre d'une chair impudique » va jusqu'à remplacer, sur l'autel de Notre-Dame, la personne trois fois adorable du divin Fils de Marie. Est-ce fini à jamais ?

Non. Dieu fait un signe de sa main et il se refait un grand calme si grand que l'on pourra appeler le siècle dix-neuvième de la France le siècle de Marie. Paris, la Salette, Lourdes, Pontmain, Pellevoisin sont tour à tour l'objet des visites de la Mère de Dieu.

Au seuil de l'âge nouveau, cependant, il semble que l'heure de Satan a de nouveau sonné. Une nuit épouvantable plane sur la contrée qui nous est chère. Est-ce une crise ou est-ce la fin ? La parole est à celle qui, afin de mieux montrer sa puissance de Reine et de bonté de Mère, a cette coutume divine de prendre en main le gouvernail uniquement quand le vaisseau est près de sombrer.

HENRY BAYARD.